

LISA HÅGENSEN

Ses yeux bleus

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

à Tommy

I

En m'engageant sur le chemin qui menait chez Olofsson, j'ai vite décidé de ne pas garer la voiture en évidence devant la maison – je m'apprêtais quand même à la cambrioler. Helge avait bien ouvert un chemin dans les bois avec ses machines, non ? Oui, il était là. Bossu et boueux, certes, mais je m'y suis quand même risquée, pour arrêter la voiture après un petit coude. Revenue sur le chemin de gravier, je me suis retournée : ma voiture était invisible. J'ai continué à descendre jusqu'à la maison et j'ai regardé discrètement alentour avant de gravir le perron.

Dans ma main, la clé était usée et noircie. J'ai inspiré à fond avant de l'introduire dans la serrure et de tourner. La porte s'est ouverte sans un bruit. Visiblement, Olofsson l'avait graissée. J'ai noté dans un coin de ma tête de chercher le bidon d'huile, tant qu'à faire, car ma porte aussi en avait bien besoin.

L'entrée était plongée dans la pénombre. Les portes qui menaient aux autres pièces étaient comme les dents nues d'une gueule obscure. Tout semblait irréel. Mais j'essayais de me convaincre : j'avais le droit d'entrer, Olofsson m'avait confié sa clé. Il est mort, me disait une autre voix. Tu commets une effraction. Quelle peine encourais-je ? Étais-je une criminelle ?

J'ai essayé de vider ma tête de ces voix, et me suis rendu compte que je n'avais pas pris de lampe de poche. Par chance, j'avais l'appli sur mon iPhone. Les mains un peu moites, j'ai sorti mon portable, lancé l'appli, et soupiré d'aise en voyant qu'elle marchait.

Comme la voleuse que j'étais, je me suis glissée dans la cuisine, avec mon portable pour seul éclairage. La table de la cuisine était vide, à part une nappe et un sucrier. Pas une miette en vue. Pas la moindre vaisselle, même propre, sur l'égouttoir. Soit Olofsson avait été pris d'un incroyable désir de rangement avant de se noyer, soit quelqu'un était venu faire le ménage. Je penchais plutôt pour la seconde hypothèse, mais qui ? Et pourquoi ?

À côté de la banquette de la cuisine, une porte menait à la salle à manger. J'ai éclairé, c'était aussi bien rangé et vide que dans la cuisine. Par une arche, j'ai gagné le séjour. En éclairant la bibliothèque, j'ai vu les albums de photos alignés sur l'étagère du bas. Je me suis agenouillée pour les sortir. Sur l'étagère au-dessus, le joli coffret de velours, à côté de quelques figurines en porcelaine représentant des femmes agenouillées avec des enfants et des chiens. J'ai songé à ramener les albums et le coffret à la cuisine mais, sans vraie lumière, il était presque impossible de les examiner correctement (et puis, rester seule chez Olofsson me donnait l'impression horrible d'une maison hantée), alors j'ai tout fourré dans mon sac à dos. Mais où donc était passé le carton déchiré ? Je savais qu'il était là, je l'avais bien vu, la fois où j'avais mangé du clafoutis avec Olofsson.

Il n'y avait qu'une seule autre pièce au rez-de-chaussée, des petits WC. On apercevait à côté un escalier qui disparaissait en tournant. Sans doute menait-il à la chambre d'Olofsson ? Je l'ai monté, sur mes gardes, sursautant à chaque marche qui craquait. Mon pouls était si rapide que je redoutais l'infarctus.

L'étage était constitué de deux chambres sombres et d'une salle de bains. La première était celle d'Olofsson : un lit simple défait, une commode et une chaise avec une chemise jetée sur son dossier. Je la reconnaissais. Olofsson la portait souvent. Ce devait être sa chemise favorite. Je l'ai prise pour la flairer. Elle sentait Olofsson. Pas mauvais, donc, juste une vague odeur de café filtre, de crème à raser et de réglisse Låkerol. Mon Dieu, mais que s'était-il donc passé ? J'ai fourré la chemise dans mon sac et je me suis tournée vers une petite porte sur un des côtés de la chambre. Elle donnait sur un placard mansardé (ma grand-mère norvégienne aurait appelé ça *kott*). J'ai un peu cherché à

tâtons parmi les vêtements rangés dans la penderie puis éclairé par terre à la recherche du carton, mais rien, seulement des moutons et une vieille tapette à souris – heureusement vide. En tout cas, ici, visiblement, personne n'était venu faire le ménage.

Dans l'autre chambre flottait un parfum de pomme presque imperceptible. Olofsson conservait-il là des fruits ? Les lits, il y en avait deux, étaient poussés chacun contre un mur et n'avaient ni matelas ni draps. Entre eux, une table avec un vieux poste de radio et, aux murs, de vieilles photographies de gens des temps passés et quelques versets bibliques brodés. La chambre des parents d'Olofsson. Leur *kott* était lui aussi rempli de vêtements. Des robes, des costumes, des chemises blanches et des chaussures. Et là, derrière une rangée de chaussures basses noires, j'ai enfin trouvé le carton avec toutes les photos qui n'avaient jamais été mises en album. Je l'ai emporté dans la chambre d'Olofsson, mais j'ai découvert qu'il n'entretrait pas dans mon sac. J'ai entassé de mon mieux les photos au-dessus de la chemise d'Olofsson. Tout au fond du carton, j'ai trouvé ce que je cherchais vraiment : l'enveloppe brune de négatifs. Je l'ai délicatement posée sur les photos avant de tirer la fermeture éclair. Je pouvais enfin rentrer chez moi.

C'est alors que j'ai entendu un bruit. Comme si la porte d'entrée se refermait au rez-de-chaussée.

Ce n'était pas vrai ! Je ne voulais pas le croire ! Je ne me souvenais pas d'un seul film d'horreur (et, croyez-moi, je les ai tous passés en revue dans mon esprit surchauffé) où un meurtrier fou ne s'introduisait pas dans la maison silencieuse et abandonnée où se trouvait l'héroïne.

— Pas de réaction exagérée, me suis-je dit tout bas. Je vais juste refermer ce placard et tranquillement descendre leur demander ce qu'ils font chez Olofsson.

Tout en raisonnant toute seule, je me suis glissée à reculons dans le *kott* en refermant la porte sur moi. J'ai sorti mon iPhone et, lampe allumée, je me suis serrée derrière les chaussures et un tapis roulé. J'ai éteint et mis mon portable dans ma poche.

Un instant glacé, j'ai réalisé qu'il n'était pas en mode silencieux, mais la seconde d'après, je me suis dit qu'il n'y avait pas de réseau, donc personne ne pourrait m'appeler de toute façon.

L'escalier a craqué. Une fois. Quelqu'un s'y était arrêté. J'ai senti mon ventre lâcher. L'attente était presque insoutenable. Nouveau craquement, puis silence. Bientôt en haut.

Bon Dieu de bordel à queue ! Le sac à dos.

Il était resté à l'extérieur du placard.

Je ne pouvais pas sacrifier mon sac à dos. L'idée que quelqu'un puisse se glisser dans la chambre, prendre le sac et filer me faisait serrer les dents à me faire mal aux mâchoires. Putain non, je ne pouvais pas sacrifier mon sac à dos.

Aussi silencieusement que possible, je me suis dégagée de derrière mon tapis et j'ai rampé à quatre pattes jusqu'à la porte. J'ai tendu l'oreille, mais je n'entendais rien. Lentement, très lentement, j'ai abaissé la poignée et entrebâillé la porte. On entendait du bruit dans la chambre voisine. Comme si quelqu'un ouvrait les tiroirs de la commode d'Olofsson. J'ai doucement attrapé mon sac et l'ai péniblement rentré à bout de bras à l'intérieur de l'armoire. C'était vraiment lourd. Je n'osais pas refermer la porte, je l'ai juste tirée au maximum avant de retourner à reculons me cacher derrière le tapis en me faisant aussi petite que je le pouvais.

J'entendais à présent les pas s'approcher. Ils raclaient le sol. Qui qu'elle soit, cette personne était entrée dans la chambre. Je retenais mon souffle.

Un cône lumineux s'est répandu dans le placard à l'ouverture de la porte. Je me suis tassée derrière le tapis, en essayant de ne pas fermer les yeux. La lumière a partiellement disparu, cachée par la silhouette d'une tête. Quelqu'un glissait un œil.

Une éternité s'est écoulée. J'allais mourir asphyxiée. Mes poumons me faisaient mal et je voyais des étoiles danser devant mes yeux.

La porte s'est doucement refermée et j'ai entendu des pas s'éloigner. J'ai avidement repris mon souffle. Qui était-ce ?

Impossible de le dire. Homme ou femme, je n'en avais pas la moindre idée. J'aurais peut-être dû sortir mon iPhone pour éclairer cette personne ? C'était forcément celle qui avait tué Olofsson. Mais je serais alors morte moi aussi.

J'ai fermé les yeux en regrettant de n'avoir pas suivi le conseil d'Ylva d'aller passer mes vacances aux Canaries : rien de tout ça ne serait arrivé.

J'étais donc blottie derrière le tapis, n'osant bouger. Je tendais l'oreille, mais n'entendais aucun craquement dans l'escalier. La personne (homme ? femme ?) était-elle encore à l'étage, ou redescendue ?

— Et si c'était Staffan ? ai-je chuchoté dans le noir.

Bien sûr que non, pas Staffan, quand même. Pourquoi lui ?

— Parce qu'Olofsson m'avait mise en garde contre lui, ai-je continué à chuchoter, en dialogue avec moi-même. Et qu'il a une femme folle à lier.

Kennet aussi, me suis-je souvenue. Kennet et Staffan étaient amis d'enfance. Cela pouvait-il venir du passé ? Et de *quoi* s'agissait-il ?

Mes yeux commençaient à me piquer. J'ai cligné des paupières, les ai frottées du revers de la main, mais rien à faire. La poussière et la naphthaline devaient avoir fait leur effet. J'ai doucement rampé jusqu'à la porte et poussé la poignée. À peine l'avais-je entrouverte qu'un filet de fumée est entré dans le placard. J'ai reclaqué la porte et plongé mon visage dans mes mains. La maison brûlait. Il y avait le feu chez Olofsson.

Tu vas brûler dans le feu.

On brûlera sur un bûcher quand on sera morts.

J'ai rouvert la porte et me suis forcée à ressortir dans la chambre. La fumée était si épaisse que je n'y voyais rien. J'ai caché mon visage dans le creux de mon bras, mais impossible d'avancer. Mes yeux me brûlaient terriblement. Les larmes coulaient, la morve aussi.

— Rampe ! me suis-je crié dans la manche de mon pull. Il faut ramper quand ça brûle.

Je me suis couchée à plat ventre sur le sol, et j'ai compris que j'allais devoir abandonner mon sac à dos. Je ne pouvais pas avancer en rampant tout en le tenant d'une main et en

me protégeant le visage de l'autre. Mais je ne *voulais pas* sacrifier le sac à dos.

— Merde, merde, merde ! ai-je murmuré tout en ôtant mon tee-shirt.

De précieuses secondes s'écoulaient à toute vitesse. J'ai noué le tissu devant mon nez et ma bouche, repris le sac et commencé à ramper de l'avant. J'ai senti le seuil au bout de ma main tendue, et je suis arrivée sur le palier. On respirait en effet plus facilement au ras du sol, mais je ne voyais toujours rien d'autre qu'un mur gris de fumée. Ça crépitait et grondait en dessous, tandis que le feu dévorait tout sur son chemin. La chaleur augmentait elle aussi à mesure que je m'approchais de l'escalier. C'était impossible. La fumée était à présent noire comme le charbon et la chaleur me bondissait dessus comme une locomotive incandescente et maléfique. Je n'arriverais pas à descendre. Allais-je regagner la chambre en rampant ? J'ai essayé de me rappeler la configuration des lieux à l'extérieur. La chambre des parents d'Olofsson donnait vers chez les Kullman, la pelouse étant un peu en pente descendante. La chambre d'Olofsson donnait sur le chemin de gravier, ce n'était pas aussi haut de ce côté, non ? Une haie poussait en contrebas, grande et épineuse. Allait-elle m'embrocher ou me réceptionner ?

Soudain, j'ai vu des flammes rouges percer la fumée noire et se frayer un chemin vers moi. Je me suis écartée en traînant le sac à travers le palier. Cette fois, je me suis cogné le menton sur le seuil et j'ai poussé un grand cri, avant qu'une quinte de toux ne me fasse oublier la douleur. J'ai franchi le seuil de la chambre d'Olofsson. Une partie de mon cerveau qui semblait encore fonctionner m'a fait refermer la porte derrière moi.

Je me suis relevée en toussant, et j'ai titubé jusqu'à la fenêtre. Elle était grippée, mais a fini par céder. L'air frais qui s'est engouffré était comme la vie même. J'ai arraché le tee-shirt qui couvrait mon visage pour respirer profondément. Je buvais l'air, l'engloutissais. Un étrange craquement m'a fait me retourner. L'oxygène neuf que je venais de faire entrer nourrissait le feu de plus belle. La peinture de la porte cloquait et roussissait,

les fentes le long du cadre ont noirci, puis rougeoyé sous l'effet des flammes.

J'ai passé la tête dehors pour regarder. La haie semblait dangereuse. L'incendie rugissait derrière moi, je n'avais plus beaucoup de temps. J'ai attrapé le sac à dos pour le lancer le plus loin possible, et je l'ai vu atterrir sur la pelouse de l'autre côté de la haie. Le lit d'Olofsson n'était qu'à un mètre. Je me suis dit que son matelas allait peut-être m'éviter de m'emparer sur les branches pointues en contrebas. D'un coup sec, je l'ai arraché au lit, puis traîné jusqu'à la fenêtre.

Un hurlement sinistre a éclaté dans la chambre quand la porte a cédé aux flammes. Je poussais désespérément le matelas contre la fenêtre, mais il était trop grand, il ne passait pas. Dans la panique, j'ai essayé de le ramener à l'intérieur, mais il était coincé dans la fenêtre comme un bouchon, inébranlable. La sueur me coulait sur le visage et le corps. Ma tête tambourinait, l'atmosphère devenait âcre et irrespirable. Plus aucun air frais n'entraît par la fenêtre. Le matelas était en train de me tuer. Avec un ultime cri de frustration, j'ai enfin réussi à l'arracher et à le tirer à l'intérieur. J'ai jeté un oeil à l'enfer derrière moi avant d'escalader le bord de la fenêtre.